

# Basilic

GAZETTE DE L'ASSOCIATION DES AMIS DE L'AMOURIER

*Il faut faire comme les autres :  
maxime suspecte qui signifie presque  
toujours : il faut mal faire.*

La Bruyère



Ah ! L'opinion et ses vecteurs !

La guerre ! Guerre aux faux-sem-

blants ! Aux clichés ! Aux affaires ! À l'argent et à la misère qui l'accompagne... N'est-ce pas ce que l'on osait avancer dans le précédent *Basilic* ?

*Mordre !* Et trois fois plutôt qu'une ! Quelque chose comme une étoile incertaine, un éclair improbable. La *phynance* et ses *salopins* tiennent le monde. Jarry l'annonçait : Ubu est là, gidouille en avant, démultipliée, toujours plus vorace. Il est des spirales infernales – “ *je tuerai tout le monde, je prendrai toute la phynance, puis je m'en irai* ” – aujourd'hui tues, habillées de bavardages savants ou compassionnels.

Nous aimons la littérature, l'art, la création en général parce que ceux qui s'y livrent font et nous aident à faire selon les mots de Kafka “ *un saut hors du rang des meurtriers* ”. Meurtriers, tous

ceux qui tuent la vie. Et ils sont foule ceux qui suivent le cours du monde comme il va, ballotés comme branches mortes, encroués à l'étiage. Sauter hors de. Se jeter à côté. Décoller. Se séparer. Autant d'actes de pensée nécessaires pour s'appuyer ailleurs et construire, selon Leslie Kaplan, un rapport vivant au monde et aux autres. Auteur, lecteur : écrire des mots, une phrase, une image ; lire des mots, une phrase, une image, c'est déjà être du côté des forêts, cerfs, biches, chevreuils tout à leur hourvari pour échapper aux chiens, au flair des meutes. Se sauver et trouver remise et resserre, lieux à l'écart où retrouver le pouvoir de lever les yeux.

\*

Une de ces sorties, un de ces sauts – outre les rencontres/lectures que notre association vous proposera en 2009 par le biais de son blog :

<http://lesvoixdubasilic.blogspot.com> – pourra être notre fête annuelle des 5, 6, 7 juin 2009 où l'on peut entendre sur trois jours – c'est décidé, on s'y tient, grâce à vous, à votre présence, à vos encouragements : atelier d'écriture animé par Jeanne Bastide et, nouveauté cette année, randonnée poétique de Coaraze aux ruines de Rocca Sparviera – les *Voix du Basilic* : celles de nos invitées

P. 1 - Éditorial par Alain Freixe

P. 2, 3 & 4 - Textes inédits de Jeanne Bastide, Charles Dobzynski, et Yves Ughes.

P. 5 - Histoire des “ Tirages de tête ” par Raphaël Monticelli

P. 6 - Notes de lecture :

**Une saison flamande**

de Jean-Pierre Spilmont

par Marie Jo Freixe

**Le Repos**

de Michaël Glück

par François Bon

P. 7 - De la toile et quoi d'autre ?

[lescarnetsdeucharis.hauteforme.com](http://lescarnetsdeucharis.hauteforme.com)

- À quelques mots d'ici :

Éditions **Lettres Vives**

P. 8 - Regards par Marcel Alocco

Les visuels illustrant ce numéro sont des reproductions d'œuvres d'Alain Bistondi Dai extraites du livre *Un Bar d'eaux*

d'honneur, Marie-Claire Bancquart et Claude Ber ainsi que celles des auteurs de l'année.

\*

Il neige. Il pleut. Les dernières roses du jardin ne savent plus où donner de la couleur. Il fait vraiment un temps de chien ! Les molosses de l'argent tuent ou s'appêtent à le faire. Les froids de l'hiver les y aideront. Assumer la violence sociale qu'ils imposent ne fait que retrousser haut leurs babines noyées de bave sale.

Que peuvent les loups efflanqués mais libres ? Ne renoncer à rien de ce qui rend nécessaire le combat pour la liberté quand claquent toujours plus fort les verrous des prisons aux multiples visages !

Bonne énergie à tous, toutes pour l'année nouvelle !

Alain Freixe

Président de l'Association des Amis de l'Amourier

*La littérature,  
dans son écart emphatique  
d'avec les pratiques du monde,  
dit quelque chose comme :  
je laisse le possible  
à ceux qui l'aiment.*

Pierre Michon

## Jeanne Bastide

Tes cheveux te mangent le visage – te grignotent petit à petit. Ça ne t'empêche pas de sourire. D'aucuns auraient dit un sourire un peu niais. Mais qu'importe. Tu souris. Malgré la pluie – malgré le manque de travail – le manque tout court.

Tu souris parce que c'est tout ce que tu sais faire.  
Tendre la main... et sourire.

Parfois tu l'appelles.

Tu ouvres la main – comme chaque jour – et la paume vers le ciel, tu soupèses sa présence.

Les jours où le vide a pris trop de place, tu l'appelles. Et elle est là.

Celle qui a travaillé la terre des autres, qui a cousu pour les riches, mais n'a pleuré que pour elle. Celle qui pose pour la photo, raide et empesée. La photo, toujours dans ta poche – un peu fripée.

Elle, qui n'a pas eu le temps d'éplucher ses sentiments... et qui enveloppe sa peine dans du papier journal comme des pelures de pommes de terre.

Tu refermes la main comme après le sou que vient d'y déposer un passant. Mais c'est elle que tu retiens. Ton sourire s'agrandit. Alors que tu voudrais crier pour que ton cri incruste le vide. Tu sais qu'à perpétuité la mort métamorphose la vie.

Tu te tais. Tu te tais et on te croit mutique. Parce que tu ne sais pas bien dire – la parole se perd dans le trajet. Quand tu parles, c'est avec les mots des autres. Sans commencement – sans fin – comme une serrure usée. La clé tourne sans fin.

Maintenant un homme s'avance. Comme un arbre. Sans autre violence qu'apparente. Comme un arbre sans souvenir – juste un creux – un trou – un silence.

Il te regarde. Tu souris.

Il passe comme le vent. Le silence s'étale.

Puis la lumière tinte bleue. De bas en haut. Une cloche dans le lointain. Tu te souviens. La fête-dieu cette année-là était tombée un jeudi 31 mai. Tu retrouves le velouté des pétales de roses.

Mais il y a le jamais plus. Le plus jamais. Et le vide devient rouge-vertige.

Tu te lèves. Vérifies tes poches. Le vieux ticket avec le numéro de téléphone au dos et cet hippocampe en plastique que Robert t'a offert l'autre jour sous le pont.

Grâce à ton sourire, justement. Il s'est accroché à ton sourire et n'a pas vu ton regard troué. Et puis il a dit Ton silence me plaît. Il parle bien, le Robert. Il a ajouté Ton sourire est chaud comme une tasse de thé dans le petit matin. Cette phrase de Robert roule et revient comme un galet. Toujours la même. À chaque ressac un peu plus usée. C'est cette usure-là que tu aimes. Le goût en devient familier. Une évidence incompréhensible.

Lui, Robert, il n'est pas un ogre. Pas un monstre. Avec lui, tu n'es pas sous l'emprise de celui qui dévore. Robert est un vaccin d'homme. Il fait couler la vie. Il y a les vagues de la mer. Et le bleu qui déferle. Tu peux t'appuyer sur cette vague-là, elle ne s'écroule pas.

Il n'est pas trop près – ni trop loin. Ici.

Avec lui, ce n'est pas une histoire écrite ailleurs – dans un autre lieu – avec un autre soleil. Ce n'est pas cette femme qui pleure en toi et se nourrit de tes sourires – sa plainte habite le creux du bassin – une basse continue. Elle dit des mots que tu ne reconnais pas. Toi, tu restes sans voix – Tu n'es pas à la ressemblance.

Toi, tu es dans un lieu égratigné.

Devant toi... un grand mur qui ronge une fenêtre triste.

Tu ne peux qu'avancer pour goûter le temps et l'espace. Ce temps qui s'émiette, là, devant.

L'eau de ton sourire rejoint ce qu'il y a de plus maritime dans les remous de Robert.

La voix de Robert est dure et ronde comme un galet.

On la prend dans sa main pour la consistance. Les mots s'appellent et tissent des fils invisibles pour un équilibre sans balancier.

Près de lui, tu es sur la crête – le ciel à portée de main.

Ce jour, le soir est rouge. L'herbe drue.

Robert est assis sur la berge, les jambes pendantes.

Le vent est doux qui fait voler les angles de vue. Quelque chose est là – omniprésent – au centre, et invisible. Sur le sol, rampent les idées quotidiennes.

Où est donc passé l'homme assis sur la berge ?

Il est là – seul – avec les arbres. Il déplie lentement son paquet de tabac et le temps de lécher son papier son geste est parti en fumée.

Il fait beau et triste.

L'homme Robert est toujours là sur la berge. Assis. Calme.

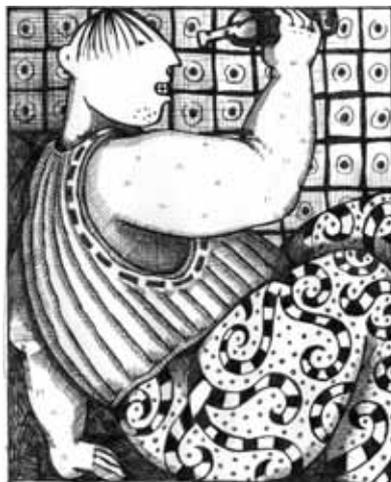
Dans un temps cousu main.

Toi, tu avances.

Tu ne retiens pas le cri qui se grave dans le fleuve.

Le temps est enfermé là.

Tous les possibles dans un même élan.



Le papillon est un savoir. Un savoir du fond des âges. Le savoir communicable de l'avoine, du pâturin, de la bruyère, de l'orchidée. il symbolise l'évolution, puisqu'il passe de l'état de larve ou de nymphe à l'état de splendeur plénière et d'autosuffisance d'une créature volante et itinérante. il dispose, dans l'encyclopédie des filiations, de dispositions parallèles. Celle de l'insecte virevoltant puis bondissant, afin de migrer de la nature à la peinture.

On peut voir en première instance dans le lépidoptère un *palpillon*, puisque son mode de vie exige l'usage de palpes. Il n'est pas plus lourd mais plus velours que l'air, palpitation de matière affinée et nomade, vessie pulsatile du nuage, vêtement de pulvérulence, vulve volatile ouverte et diaprée, sexe féminin indépendant du corps, origine du monde en quête de nectar. Son corps est un quatuor d'ailes, instrument musical de sa vélocité.

Il y a des phalènes que l'on dit géomètres : ils prennent mesure de l'air et du cubage de l'espace. Les phalènes porte-pavillons sont foliations de l'haleine.

La famille des papillons occupe toute la gamme chromatique, toute l'échelle des modulations plastiques, de l'impressionnisme à l'abstraction lyrique ou même au pop'art. Le papillon est le maître d'une immense galerie d'ailes, volière en suspens ou volière errante. On y discerne des étoiles pulsars et des toiles miniaturisées. Des Klee qui sont inclusions ou nævus de l'imaginaire. Des micro-Miró, des Picasso aéogyres en format réduit et d'époque indéterminée, des Dali ondulatoires que lie leur dédale et que commande la théorie des quanta, à la fois ondes et particules, des Kandinsky échappés du zoo de leur partition, des Matisse embryonnaires, des Max Ernst délivrés de leur chrysalide de ténèbres, des Soulages formés d'un battement du temps, des machaons peints par Braque, paupières réversibles ou à géométrie variable.

On distingue parmi les catégories de voltigeurs sur l'arbre généalogique, le cuivré commun né d'un gisement ou d'une géode, l'argus bleu émanant d'un orgasme de la mousseline ou de la gentiane, la petite tortue galvaudant sur les pierres sa robe orange soutachée de noir, le pacha à deux queues qui émigra des tropiques après avoir raflé sa gerbe de couleurs dans les prismes, le paon du jour, panache fauve où frémissent des ocelles à l'éclat bleu acier, le petit nacré, émulsion d'une huître de l'air dont il n'a gardé que la perle, le collier-de-corail qui sert de cravate aux épis ou de nœud papillon aux branches des buissons, l'azuré des anthyllides, fléau entre bleu et brun, qui joue aux cartes l'atout du trèfle, le myrtil, tromphe à tête de mort, masque de carnaval funéraire percé de deux orbites noires, la proserpine qui oscille de tous ses ocelles entre l'incarnat et le noir de l'incarnation, le moro-sphinx presque chlorophyllien, vert jade, dissimulateur qui imite l'oiseau mouche ou le ventilateur de poche et last but not least le zygène qui brandit les deux épées de ses antennes, lanterne rouge et bleue de vagabond nocturne en quête de tout ce qui flamboie.

(extrait de *Le bal des baleines et autres fictions*, à paraître)

Charles Dobzynski a publié aux éditions L'Amourier : *L'escalier des questions* (collection Ex cætera) et *Le Réel d'à côté* (collection Grammaiges)

**Une tour de Constance**

Petite ballade  
pour temps de pestes  
buboniques

Yves Ughes

à pas forcés vers les paludes on revient toujours y abondent ces racailles innocentes  
que rafle le rachitisme  
tu as naguère marché sous des tonnelles rocailleuses ton pied s'est par la suite  
enlisé tu as buté en fin de route sur des corps vidés de leur temps de passage  
sous un ciel d'appel ils se gonflent de mots

on emprisonne dans les eaux mortes des siècles à répétition  
dans le sel des murs  
résister s'est écrit un peu d'air sur la terrasse et contre l'amertume les souffles de  
la mer  
sous un ciel d'appel ils se gonflent de mots

mais les plaques des peuples se détachent et dérivent  
la peur renie toute forme d'accueil qui dilaterait l'espace  
vos transactions gantées détournent le flot des pestiférés  
sous un ciel d'appel ils se gonflent de mots

aux princes établis installés dans les charnières du siècle reviennent ces charniers  
dont il ne reste que des talons hauts  
sous un ciel d'appel ils se gonflent de mots

Yves Ughes a publié chez L'Amourier :  
*Décapole*  
(collection D'Aventures)  
et *Par les Ratures du corps*  
(collection Grammagés)

adhésion 2009

Les dix ans de l'association des Amis de L'Amourier ont été fêtés en juin dernier à Coaraze lors de *Voix du Basilic* – Beaux moments autour de Bernard Noël! – et nous sommes encore là, dans un élan renouvelé chaque mois passant, par un désir de partage, portés par vous aussi, lecteurs et adhérents qui nous soutenez. Indispensable présence... le savez-vous? Elle donne l'allant pour continuer et participer à notre crédibilité. Puisse-t-elle être toujours cet espace d'échanges que nous aimons entretenir comme une braise de résistance.

Sur un plan financier, les adhésions représentent 30% de nos fonds propres... Elles permettent partiellement la réalisation et l'envoi de ce Basilic à 1800 destinataires. Elles participent à soutenir la petite édition, à inventer des voies nouvelles pour faire mieux circuler les livres.

Là où la culture est menacée, nous creuserons plus profond le sillon.

Avec vous, c'est tellement mieux! Imaginons que nous doublions le nombre d'adhérents...

Alors nous doublerions notre force de réactivité dans le champ de la lecture?

Vous pouvez aussi participer au blog: <http://lesvoixdubasilic.blogspot.com>.

Vous pouvez nous écrire vos avis de lecteurs sur tel ou tel livre (à la dernière AG, une telle rubrique fut proposée pour le *Basilic*, reste à la mettre en œuvre), vous pouvez retenir la date des prochaines *Voix du Basilic*, les 5, 6 et 7 juin 2009, intégrant l'assemblée générale de l'association le dimanche 7 à 10h.

Vous pouvez nous soutenir par une adhésion de membre associé (15€), de membre partenaire (30€), ou de membre bienfaiteur (au-delà). Sachant que l'adhésion donne droit à une réduction de 10% sur tout achat de livre aux éditions L'Amourier.

Au plaisir de vous lire,

Bernadette Griot



AGENDA

Nous vous communiquerons nos dates de lectures en 2009 par internet. Fin 2008 :

**Sam. 6 décembre** à 15 h à la BMVR de Nice, lecture de *Nice Ville*, par Philippe Chartron

**Ven. 12 décembre** à 20h 30 à la Chapelle St Michel à Grasse, lecture de Jean-Marie Barnaud

Dessins extraits du livre publié chez L'Amourier :  
*Un Bar d'eaux*  
(40 Dessins de Dai, 40 Textes de Stéphane Dahan)

## à propos de trois tirages de tête parus aux éditions L'Amourier

*L'œuvre ne trouve son lieu  
que dans l'ouverture de la matière, matrice.*

Michaël Glück

Il en est qui aiment les livres qui ont vécu : éditions anciennes, ouvrages fatigués, maculés, papier marqué par les lectures, annotés, vieilliss... L'impression, peut-être, d'un partage par delà le temps.

Ceux-là savent aussi que tout livre, si neuf soit-il, avant même d'être ouvert, a déjà vécu : il savent y reconnaître les vies croisées, les rencontres qui l'ont permis. Celles de l'auteur, dans ses lectures, avec les autres, le monde, la langue... Celles de l'auteur et de l'éditeur ; de l'éditeur, maître d'œuvre, et de l'imprimeur, et l'ensemble des métiers qui font connaître le livre.

Tout livre est un concentré de vies.

Ceux-là aiment que l'on apporte à la réalisation d'un livre un soin particulier ; si la richesse d'un papier ou la qualité d'une reliure augmentent leur satisfaction, ils aiment aussi les matières pauvres, les papiers d'emballage, les bois de cagette, les fragments récupérés, pour peu qu'ils y reconnaissent la marque d'une présence au monde, d'une conscience en recherche du monde. Dans le cas des "tirages de tête", des "grands papiers" et de la bibliophilie, leur plaisir s'aiguise de l'écho millénaire que portent avec elles les relations entre le texte et la matière travaillée qui le rend visible et vibrant, vivant : papiers, formats, caractères, encre, mise en page, image(s)... Tirages de tête. Livres illustrés. Bibliophilie. Éditions originales. Grands Papiers. Princeps. Enluminures. Manuscrits. *Rencontres*.

Ces livres là sont des multiplicateurs de vie.

\*

Les "Tirages de tête" s'inscrivent dans la tradition des éditions "Princeps", aussi ancienne que l'imprimerie elle-même... Dès le XV<sup>ème</sup> siècle, on dit "Princeps" pour désigner la première édition d'un ouvrage, qualifiée par la suite de "originale", c'est-à-dire "authentique", et donc particulièrement recherchée... Les amateurs étaient alors intéressés par une version "véritable", dont ils étaient sûrs qu'elle n'était pas le fait d'un éditeur... pirate et approximatif.

Avec le temps, les éditions "originales" se sont affirmées, diversifiées, enrichies... Dans les matières et les formats d'abord (nous en avons gardé l'expression "Grands Papiers"), par des interventions de relieurs et d'artistes ensuite, à partir de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle où l'on parle de "livres illustrés". L'ensemble constitue le livre de "bibliophilie" qui s'est élargi, dans le courant du XX<sup>ème</sup> siècle, au "livre d'artiste"...

La diversité est telle aujourd'hui, qu'on peine à cerner et définir le phénomène.

\*

Les éditions L'Amourier s'inscrivent dans cette tradition en proposant, pour certains titres, en nombre très limité, des exemplaires sous emboîtage entoilé, d'un format sensiblement plus important que l'édition courante, dans un grammage plus lourd, associant le texte d'un poète et l'intervention d'un artiste. Trois "Tirages de tête" viennent de s'ajouter à la vingtaine d'ouvrages de ce type qui figurent au catalogue.

\*

■ Alain Freixe, *Avant la Nuit*, 2003  
gravure de Marie Alloy

Peintre et graveur, Marie Alloy a fondé en 1993 les éditions *Le silence qui roule*. Elle y a donné 25 livres d'artiste dans lesquels elle intervient soit par l'estampe soit par l'aquarelle qu'elle marie aux textes de poètes comme Tita Reut, Guillevic, Emmanuel Laugier, Antoine Emaz... Elle dit de sa peinture qu'elle est "lieu de poésie", et qu'elle cherche à rendre "un écho sensible, non une image".

Elle ouvre *Avant la Nuit* par une gravure qui introduit le lecteur aux paysages d'Alain Freixe : l'encre scande les blancs, les mots, le silence : *Avant la Nuit*, les éclats.

\*

■ Bernard Noël, *La vie en désordre*, 2005  
gravure d'Henri Baviera

Sur les presses d'Henri Baviera sont nées des estampes d'Arman, César, Miotte ou Hartung... Peintre et graveur, passionné par le livre d'artiste, Baviera est un explorateur et un inventeur : en dépassant et libérant la technique moderne du carborandum, il a réalisé une œuvre gravée unique marquée par la polychromie et le relief.

Au seuil du livre, sa gravure, toute couleurs et rythme, quelques signes hésitants : rumeur qui annonce *La vie en désordre* de Bernard Noël.

\*

■ Yves Ughes, *Par les ratures du corps*, 2005  
oeuvre originale de Gérald Thupinier

Gérald Thupinier est d'abord peintre. Il construit une œuvre chargée d'histoire, de langage, d'humanité et interroge l'identité, l'art, la langue. Sensibles à cette démarche nourrie des mots et s'en nourrissant, les éditions L'Amourier lui ont demandé de réagir plastiquement au livre d'Yves Ughes... Le travail de l'artiste n'illustre pas celui du poète. Il le lit, le dit, comme au delà des mots, ou, avant eux, le *pré-dit*... La rosace colorée du peintre, une autre *Rature du corps* du poète...

Raphaël Monticelli

Prix de chaque tirage de tête : 230 €

## Le Repos (7<sup>ème</sup> et dernier volume de *La Suite des jours*)

Michaël Glück

collection D'Aventures, éd. L'Amourier

De Michaël Glück, un de mes premiers souvenirs c'est un reportage vidéo: on le voyait sur sa terrasse (lumières de Languedoc), une très grande feuille posée sur la table, où l'écriture s'apparentait plus au dessin d'art qu'à quoi que ce soit d'autre.

De Michaël Glück, le souvenir de livres-objets réalisés par les éditions *Calligrammes*: le poids, la densité (je crois même qu'il s'agissait d'écrire sur des pierres?) et comment cela résonnait avec la langue, l'interrogeait comme de placer toute la densité sur un même point.

De Michaël Glück, je me souviens d'une période où, pour une commande, il disposait pour quelques mois d'une carte de membre du personnel SNCF lui permettant de circuler à volonté dans les régions Sud, et comment il parlait de l'errance et du passage.

Dans le nom de Michaël Glück, entendre toujours celui de Klicanovo: qu'il existe pour certains un lieu inconnu, donc ce village d'Ukraine, où tout a pris source mais dont tout du présent, du parcours, de la langue, a été séparé, définitivement rayé: et comment cela nous interroge, nous autres.

De Michaël Glück, souvenir d'un atelier fait avec des élèves de CP d'une école primaire: tout le premier trimestre, il s'était agi de préparer et coudre le papier, d'y joindre une couverture, la relier, et puis y inclure des lettres seules. En février, quand ils franchiraient l'apprentissage de l'écriture des mots et de la phrase, le livre les accueillerait.

De Michaël Glück, les travaux longtemps réalisés à l'hôpital psychiatrique de Montpellier: la langue non pas comme dérèglement mais comme infini appel depuis le lieu précis qui n'a pas de fond. Et dont Klicanovo lui permettait le risque, probablement. Et ainsi en venir à cette suite de livres que propose en dix ans l'Amourier, et qui appelle des choses pour inscrire du temps. Le silence, la calligraphie, l'espace, et ce regard porté sur un lieu de haute densité mais infiniment localisé, que rassemble pour moi l'écriture de Michaël Glück, les voilà appliqués dans une suite qui pourrait être pongienne, *Le lit*, *Le couteau*, *La table*, *L'échelle*, mais ce qu'on convoque c'est l'autre face de ce que nommerait Ponge: encore le nom, encore "l'intérieur" (voir ce mot dans le magnifique *Le berceau et la tombe*, qui peut-être est le centre de gravité, ou la frontière désignée, de cette suite fonctionnant comme cosmologie, points de luminosité séparés par la nuit qu'est le langage si on ne l'appelle pas, en lui donnant objet et temps – nous avons crié vivre. Et que sur des mots aussi simples puisse s'organiser une combinatoire, rien que ces quatre mots seulement voilà, personne auparavant pour les avoir placés dans cette suite, qui pour nous devient d'évidence, et donc poème.

Ce dépli lent du temps, dix ans, ce dépli lent de l'objet langue, les six objets-livres construits par Bernadette Griot et Jean Princivalle, ils sont *murmure*, et sans doute aussi – en tout cas pour moi –, grand paix, dont témoigne le mot ultime, ce *repos*. Mais c'est en cela qu'ils dérangent: présence matérielle, humble et discrète, rien que table et couteau, à contre de l'ordre bousculé du monde, dans le non-sens où le langage est profusion marchande, agitation d'images, jeux de l'ordre et du sang, manipulations d'argent. Allez chercher cette *politique* de la langue dans ces sept livres, vous ne la trouverez pas.

Pourtant, qui connaît Michaël Glück ne saurait le placer ailleurs que là où cet appel de langue prend sens: voir ses *Proférations de la viande*.

C'est dans cette distance et ce geste qu'il nous faut accueillir cette *Suite des jours*, la nôtre. Ce qui nous ré-enseigne le aussi longtemps que, tout au bout de *Le berceau et la tombe*, et que vient clore ce *Repos* qui en est tout le contraire: infini mouvement de la langue, par l'écart.

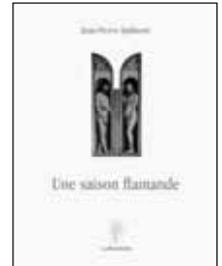
François Bon

*Le Repos*, éd. L'Amourier, 11,00 €

## Une saison flamande

Jean-Pierre Spilmont

collection Ex cætera, éd. L'Amourier



Balade dans le plat pays, ce plat pays qui n'est pas le mien, ce plat pays qui n'est pas le sien, mais que Jean-Pierre Spilmont l'aimant a parcouru autrefois et auquel il revient dans *Une saison flamande* avec une émotion si vive qu'elle gagne le lecteur.

Au centre de ce beau petit livre, enchâssé comme un joyau, le retable de *L'Agneau Mystique* qui se trouve à Gand, annoncé en couverture par une reproduction qui rapproche les détails d'Adam et d'Ève. De la cohorte des saints, des anges, des prophètes, des grands de l'Église et du paysage paradisiaque, l'auteur n'a retenu que ces figures du couple primordial. Il en tire leçon de lumière et d'humanité, une nouvelle lecture du chef-d'œuvre de Van Eyck. Aux descriptions de ces terres du Nord dont le souffle des vents, les lumières, les odeurs parviennent jusqu'à nous, se mêlent des souvenirs de rencontres, des réflexions sur la langue ou plutôt sur les langues qui s'y parlent, des rappels historiques, le tout ponctué d'anecdotes non dépourvues d'humour, j'en veux pour preuve l'évocation de ce bar où les buveurs étaient tenus de laisser en gage une de leurs chaussures jusqu'à acquittement de leur commande! Les retrouvailles se succèdent au long de pages chargées de sympathie voire de tendresse, de reconnaissance, particulièrement à l'égard des auteurs qui nourrissent Jean-Pierre Spilmont. Autant d'invitations généreuses à lire ou relire.

Au hasard de son vagabondage, il pénètre à Courtrai dans le Béguinage. Ce lieu chargé d'une histoire injuste et cruelle, l'auteur ne veut pas le voir tomber dans l'oubli. Le titre du chapitre *Le miroir des simples âmes...* est en partie celui de l'œuvre de Marguerite Porete femme du XIII<sup>ème</sup> siècle, dressée contre les dogmatismes, condamnée et brûlée comme hérétique et dont l'œuvre est parvenue jusqu'à nous malgré les bûchers. Devant les paysages, les lieux, l'auteur se livre à des réflexions sur le temps qui passe et l'angoisse de la mort, mais c'est dans la sérénité qu'il s'éloigne avec promesse d'un retour.

Retour à Courtrai comme à Ostende, ou comme à Damme, première étape du périple; et pour finir cette *saison flamande*, un conte: celui du nuage au-dessus du Zwynn. Recueillant la mémoire du sable le lecteur recueille aussi de Jean-Pierre Spilmont une belle leçon de tolérance dans "un insolite parfum de mer" ou dans "l'étrange et pénétrante lumière d'un retable".

Marie Jo Freixe

*Une saison flamande*, éd. L'Amourier, 10,00 €

## De la toile et des mots, Un maillage possible

Depuis le Basilic n° 10, nous avons créé une rubrique consacrée aux sites amis, ceux qui animent sur la toile une défense de la poésie et de la littérature. Dans ce numéro nous vous proposons un détour par :

**lescarnetsdeucharis.hauteforme.com**

Les Carnets d'Eucharis

Il est des lieux qui incitent à se poser, à déposer la valise des jours chargés, à faire une pause. Celui-ci en est un. *Espace de vibrations de langue et d'encre*. Une fenêtre, un dossier esquissé, un mur. Et du soleil. Un soleil qui réchauffe le tout. **Carnets d'Eucharis**. Nathalie Riera y crée des pages que l'on tourne sur la spirale de la lumière. Avec simplicité et obstination, elle met en place l'encre qui verra l'éclosion du bonheur, page à page reconquis, redéfini, tenu.

On y lit ces temps-ci un entretien avec Pascal Boulanger qui pourrait faire figure de propos emblématique. Contre le nihilisme. Qu'il est agréable d'entendre dénoncer *la fascination pour l'anéantissement et pour la dévastation*. En ces temps de détresse, il faut oser le

bonheur, oser aller vers le bonheur, la clarté. Malgré tout. *La question de la présence, du don gratuit et de la beauté se pose en décalage complet avec la propagande culturelle de notre actualité*. Rares sont les sites capables d'accueillir une telle subversion fondée sur le don et de la beauté. Et d'affirmer, en exergue :

*Toujours où il y a péril il y a ce qui sauve.* (Hölderlin). De quoi alimenter une charte graphique et nombre de textes. Une fois le pas acquis, il suffit de le tenir et la visite peut multiplier les sentiers, puisqu'un tel lieu de rencontre incite à la saisie d'un horizon, qui se livre toujours en creusant le paysage à l'infini.

Les poètes sont d'emblée accessibles, par la colonne de droite. Anthologie vivante, qui permet l'exploration des œuvres, des entrées données. Chaque incursion consolide la volonté d'optimisme et lui donne des bases plus fortes. Oui, nombreuses sont les voies qui, en ce monde de morts vivant du pouvoir, offrent des travaux gratuits

installés dans la langue, et sa pratique poétique.

Loin de toute béatitude factice, cette profession de foi donnée dans ces vibrations d'encre : *lorsque la poésie n'est pas de nous ennuyer, mais de nous érafler*.

Éraflure et déchirure des frontières. La poésie ne saurait se développer sans les heurts provoqués par les plasticiens ; ainsi va la vie créatrice, en échos. Des notes de lecture, des visites de films, des présentations de galeries, des œuvres plastiques... Tout y est foisonnant, saisi dans la profusion d'une vie gourmande et nourrie de lumières.

Un lieu où l'on se pose donc, se repose pour retrouver l'appétit de vivre, de lire et de voir. **Les Carnets d'Eucharis** ; et pour ceux ou celles qui auraient un doute sur la référence du nom propre, cette phrase trouvée à point nommée sur le net : *qu'il soit nom de fleur ou nom de femme, Eucharis est toujours synonyme d'une grâce inoubliable*. D'une toile à l'autre, la clarté se construit.

## À quelques mots d'ici

par Alain Freixe

Rappel : Cette rubrique entend faire connaître quelques-uns des livres que publient les maisons d'édition qui s'efforcent d'offrir à leurs productions l'avenir qu'elles méritent.

**Lettres Vives**

Ah ! cette vignette de couverture ! C'est le soir. À l'arrière de deux bougeoirs et de deux flambeaux entrecroisés, se tient vaguement myope – ses lunettes ? – à la veille, l'oiseau de Minerve. Ainsi se donnent à voir ces *Lettres Vives*, vives depuis leur fondation en 1981 par Claire Tiévant et Michel Camus, toujours là, avec une belle centaine de titres à leur catalogue, à publier six livres par an. Des livres dans la plus pure tradition artisanale dont il faut au coupe-papier attaquer le fil si l'on veut pouvoir les lire. Des livres où l'on aime retrouver Pierre Bettencourt, Roger Munier, Christian Bobin, Claude-Louis Combet, Roberto Juarroz, Jean-Louis Giovannoni, Marcel Moreau... Des écritures diverses. Des voix singulières. Autant de questions. Autant de présences vives. Autant de manières de repousser les limites

langagières. Là est l'unité, le fil qui tient ce catalogue : des auteurs écoutent, au plus près des sources de l'intériorité. Là où les autres avancent, ils creusent dans la ferveur leurs méditations, cette manière originale de vivre sa pensée. Méditation, le mot me semble bien convenir au livre d'Yves Namur – J'avais parlé de ce poète, fondateur des éditions *Le taillis Pré* en Belgique, dans le *Basilic* N° 24 en septembre 2006 – que viennent de publier les éditions *Lettres Vives* dans leur collection "Entre 4 yeux" : *Dieu ou quelque chose comme ça*.

Comment écrire ce que dit ce mot-là ? Comment prononcer cet imprononçable ? Rester comme Yves Namur dans cette approximation *quelque chose comme ça*. Ça ? quoi ? Oh, trois fois rien. Pas grand-chose. Rien qui ne se laisse prendre aux signes. Un au-delà ou un en deçà, en tout cas un hors-là, hors de ce qui peut se montrer, se dire. Celui qui s'interroge alors " *marche sur un chemin d'air, sur un chemin d'étincelles*".

Ainsi va Yves Namur : cœur à nu, yeux

bandés vers " *les choses de Dieu*" " *sans prêter attention*" à rien en particulier. On pourrait reconnaître dans cette attention toute tissée d'attente vide, le regard d'une Simone Weil qui ne s'exerce que tous feux éteints sans jamais chercher car à chercher on ne trouve jamais que ce qu'on cherche.

Or Yves Namur ne sait pas ce qu'il cherche. Il va d'une écriture belle dans sa sobriété. Dépouillée, " *incertaine*" travaillée par cette question ouverte par le nom de Dieu qui ne saurait être ni ceci, ni cela, jusqu'à l'expression même du doute. Doute dont Yves Namur se demande s'il " *ne se transformerait pas en foi ?*" au bout du compte.

À cet instant du saut, s'arrête la méditation. Elle n'ira pas plus loin. Il n'y aura pas de pas au-delà. Au bord du ravin, les mots du poète ne fleurissent qu'en interrogations. Beau jardin !

**Lettres Vives**

4 rue Beautreillis – 75004 Paris  
tél : 01 42 78 13 79 / fax : 01 42 78 37 61  
e.mel : lettresvives@mic.fr

## Plusieurs Crocodiles dans mon marigot?

(Apprendre à naître 1)

par Marcel Alocco

Artiste, hors la nécessité d'information historique, je ne m'intéresse vraiment à d'autres artistes que si, au moins en partie, ils travaillent sur des chantiers qui interfèrent avec mes activités. Un artiste à l'égo dilaté et aveuglé par son orgueil se contentera de travaux qu'il identifiera à tort ou à raison comme nés de son influence, mais alors nous pourrions soupçonner son œuvre de manquer d'ouverture. Car ce n'est pas mon image que je cherche dans les travaux en construction, mais ce que je pourrais apprendre et gagner par les différences d'approches et de solutions proposées. En quoi, si j'en avais, je serais l'étudiant de mes élèves.

Sans que j'identifie aux premiers abords la cause de mon intérêt, c'est bien la similitude des démarches qui m'attirait dans les expositions des *Cocodrilli a Manovella*<sup>1</sup>. Il y avait dans les apparences si peu de rapports qu'il m'a fallu aborder par le texte une réflexion sur leur pratique pour voir poindre la similitude structurelle qui avait alerté ma saisie inconsciente de leurs propositions, "Hortus"<sup>2</sup>, puis "Imago".

Ce qui s'énonce clairement dans les propositions des *Cocodrilli a Manovella*, (Devenus à partir d'Imago *Cocodrilli*) c'est le plan chronologique du travail, principalement en au moins trois étapes explicitées. Le résultat est manifestement source d'étapes suivantes ou produits des précédentes. Il ne s'agit pas d'un simple travail en cours (*Work in progress*), lequel sous-entend que nous serions face à un brouillon ou pour le moins d'une œuvre à poursuivre. L'exposé (exposition) de la réflexion du passage d'une étape à l'autre est l'objet principal de la démarche. Ce qui se passe dans les intervalles, entre les trois (ou quatre) étapes des *Hortus*, ou entre les trois états manifestés du développement symbolisé par le passage d'un insecte de la larve à la nymphe puis au papillon, importe autant que la livraison matérielle aboutie. Le processus du "faire" compte ici autant que le "fait".

Nous retrouvons ce qui hante mon travail depuis l'origine : l'obsession de Fluxus pour faire œuvre de "ce qui entoure" autant que de l'objet construit. Obsession des Nouveaux Réalistes de mettre en jeu,

et faire symbole, de l'objet plutôt que de son image. Celle des artistes de "la peinture analytique et critique" pour lesquels le "montrer comment c'est fait" remplace le "secret d'atelier" des faiseurs d'art classique. Il s'y ajoute, venue ensuite dans la chronologie, la prise en compte du corps comme interlocuteur et instrument de l'expression plastique. Comme il est normal et fécond pour de jeunes artistes, par analyse et en partie par intuition, la démarche des *Cocodrilli a Manovella* assume l'héritage de cette histoire récente des déplacements des valeurs esthétiques, et sa pratique est un des résultats heureux de leur synthèse.



Il importe que la démarche des jeunes artistes *Cocodrilli* soit le résultat d'une réflexion collective. Ainsi le projet ne peut s'élaborer que dans la confrontation de vécus, dans une conjugaison des désirs et des volontés qui sera nécessairement dialectique. Il ne s'agit pas, dans cette édification d'un parcours, d'additionner les travaux personnels (au reste encore tâtonnants) de chacun des protagonistes, mais d'aboutir à chaque étape à une synthèse dynamique.

Une première série de propositions a pris place sur quatre saisons, de mai 2007 à juin 2008, élaborées à partir d'une réflexion sur l'*Hortus conclusus* médiéval. Espace clôt, mais ouvert à l'évolution et aux marques du passage du temps.

Tandis que se clôturait ce premier cycle s'ouvrait à Nice un nouveau thème d'expérience autour de la naissance, l'éclosion, la transformation, travail sur les trois états de la métamorphose (larve, nymphe, imago) dans un climat qui mélangeait le cabinet du naturaliste et le cabinet de curiosités du collectionneur.

Dans l'un comme dans l'autre processus toutes les composantes visuelles sont artificielles. Il ne s'agit ni d'horticulture, ni d'élevage. Il est question de représentations significatives. Il s'agit donc bien d'un dire artistique.

"HORTUS" comprenait 5 événements dans la durée d'une année, situés en 4 lieux (et 4 saisons), dans deux salles urbaines<sup>2</sup> et deux espaces campagnards<sup>3</sup>. Un cinquième lieu recevait une nouvelle présentation intériorisant 3 états symboliquement désignés par les étapes de la transformation du vivant et passant par la confuse et longtemps mystérieuse métamorphose de la chrysalide vers l'insaisissable "IMAGO" de l'adulte jamais achevé, si belle que soit l'apparente finition du



papillon. Les propositions, expositions et événements *Hortus* ou *Imago* concrétisent ce qui constitue l'œuvre : une démarche qui déplace ses composantes, qui abandonne ses formes primitives et à travers ses mutations conserve l'essentiel. Les 3 états successifs (en 5 formes ou sessions), pour HORTUS, se transforment en 3 états simultanés dans un seul lieu<sup>4</sup> pour IMAGO, qui n'est semble-t-il toutefois pas point final<sup>5</sup> : le processus exige encore et encore une nouvelle remise en question. Il s'agit bien dans le symbolique processus de vie, du jardin comme du vivant, de mettre à l'épreuve dans l'art comme miroir révélateur le processus de création.

<sup>1</sup> Pour "Imago" Isabella Genovese, Francesca Manetta et Claudia Valla (mais aussi Cristian Arbasì, Annalisa Brega et Laura Segalini en début de "Hortus")

<sup>2</sup> Les deux lieux successifs Via Castello puis Piacetta Barozzieri de la Galerie Laboratorio delle Arti, à Piacenza

<sup>3</sup> "Hortus 2/3" seconda fase, Orte Spaggiari di Castellarquato et final au domaine Torre Fornello, à Ziano

<sup>4</sup> 15 mai - 20 juin 2008, Galerie Christian Depardieu, à Nice

<sup>5</sup> "Imago 2" est programmé du 13 mars au 27 mai 2009 dans l'Espace d'Arts Plastiques du Collège Port-Lympia, à Nice

### Le Basilic

gazette de  
L'Association des Amis de l'Amourier  
5, rue de Foresta - 06300 - Nice

est publié par l'AAA  
dont l'action est soutenue par la Ville de Nice,  
le Conseil Général des Alpes-Maritimes,  
le Conseil Régional et la DRAC PACA.

### Comité de rédaction

Alain Freixe  
Marie Jo Freixe  
Bernadette Griot  
Martin Miguel  
Raphaël Monticelli  
Yves Ughes  
Maquette : Bernadette Griot

L'Amourier éditions  
223 route du Col St Roch  
06390 - COARAZE

Tél. : 04 93 79 32 85

Fax : 04 93 79 36 65

amourier.com  
l'amour des livres